

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Nov. 9

MONSIEUR LE VANDREUR, 23 AOUT 1848.

No. 59

LE CANADA.

(Correspondance particulière de l'Univers.)

New-York, 15 juin 1846.

Dans son discours du 18 mars dernier contre le gouvernement personnel, M. Thiers, entre autres évocations, fait comparaître le duc de Choiseul et l'exalte comme un des plus grands ministres qu'ait eus jamais la France. C'est sans doute l'expulsion des Jésuites, opérée par ce conseiller des Louis XV, qui a paru un titre de gloire à M. Thiers; mais les descendants des Français qui résident en Amérique sont loin de s'associer à des éloges inmérités. Ils savent que si, en 1763, leurs aïeux ont perdu leur mère-patrie, c'est au duc de Choiseul qu'ils le doivent, au ministre qui, par sa faiblesse, fit écrouler l'édifice colonial de Louis XIV, donna l'empire des Indes aux Anglais, abandonna sans secours le Canada, où les efforts héroïques de Montcalm furent impuissans devant l'immense supériorité numérique de nos ennemis, et enfin céda la Louisiane à l'Espagne. Mais M. Thiers pense évidemment avec Voltaire que le Canada n'était pas une grande perte pour la France. Qu'était-ce en effet que cette province, selon le philosophe de Ferney? Quinze cents lieues de déserts glacés; et mieux valait sans doute les abandonner pour concentrer le reste d'énergie de la France à forcer la main de Clément XIV contre la Société de Jésus.

Le Canada était cependant une belle colonie, et ce qui a été dédaigné par la France forme maintenant les plus riches parties des Etats-Unis et des possessions anglaises. Les habiles gouverneurs français, au moyen d'une ligne de forteresses, telles que Québec, Montréal, Frontenac, Détroit, Fort-Duquesne, Saint-Louis, Louis-ville et la Nouvelle-Orléans, avaient relié le St. Laurent au Mississipi par les lacs et rendu la France maîtresse de toute la navigation intérieure du Nord-Amérique. Chacun de ces forts est maintenant une ville florissante. Québec, Montréal, Frontenac (King-ton) sont encore aux Anglais; mais les autres villes figurent au nombre des plus riches cités des Etats-Unis.—Les quinze cents lieues de déserts glacés renferment les terres les plus fertiles du monde, la vallée de l'Ohio, qui fournit le blé dont se nourrissent l'Angleterre et l'Irlande, de Kentucky, où se cultive la plus grande partie du tabac que la France achète, la vallée du Mississipi, qui approvisionne de sucre et de coton le monde entier, les forêts du Canada, qui alimentent de leurs bois la marine de la Grande-Bretagne, les prairies où se chassent le buffle, la martre et le castor; et partout, sous cette terre couverte de moissons, d'arbres ou de fleurs, les mines de houille, de fer, de cuivre et de plomb argentifère. L'Orégon, pour lequel deux grands peuples ont semblé prêts d'en venir aux mains, eût appartenu de droit à la France. Voilà ce que le duc de Choiseul a négligé pour n'écouter que les préjugés des parlementaires, des jansénistes et des philosophes.

Quand nous parcourons ces contrées, nous nous sentons pris d'une profonde tristesse en retrouvant à chaque pas les souvenirs vivans de la France dans la langue, le cœur, et les regrets des habitans. M. Michel Chevalier n'a pas échappé à cette influence, ainsi qu'il le reconnaît dans le journal de son voyage: " Nous étions maîtres alors des deux plus beaux fleuves, des deux bassins les plus riches et les plus vastes de l'Amérique septentrionale. Entre ces deux bassins, la nature n'a pas élevé de séparation, si bien que, dans la saison des grandes eaux, l'on peut, du lac Michigan, passer dans le lit de l'Illinois et continuer ensuite, sans obstacle, jusqu'aux bouches du Mississipi. Le plan de nos héroïques pionniers, prêtres, marins et soldats, avait été de former dans cette vallée à double issue un empire de la nouvelle France."

Quels étaient ces prêtres qui aplanissaient la route à nos soldats en convertissant devant eux les nations indiennes? M. Michel Chevalier les eût nommés s'il n'était pas rédacteur du *Journal des Débats*. Mais Châteaubriand n'a pas la même réserve dans le *Genie du Christianisme*: " Si la France, dit-il, conserva si longtemps le Canada, elle dut presque tous ses succès aux Jésuites." Il n'y a que justice dans cet hommage. Les missions du Canada, moins connues que celles du Paraguay, présentèrent un spectacle non moins glorieux pour la religion et réalisèrent également un problème que l'on croyait insoluble, celui de la civilisation des Indiens. Les travaux de ces apôtres leur ont survécu en partie. Tandis que les citoyens des Etats-Unis ne peuvent supporter le contact du sauvage et le chassent devant eux en lui laissant à peine le tems d'emporter les os de ses ancêtres, les descendants des Français du Canada vivent au milieu des Peaux-Rouges, qui habitent encore l'emplacement des anciennes réductions. C'est que les uns et

les autres sont unis par le même culte; car si nous n'avons plus de compatriotes au Nord-Amérique, nous y comptons toujours, grâce à Dieu! des frères en Jésus-Christ.

Le Canada se divise en deux provinces: le Haut-Canada, qui comprend les diocèses de King-ton et de Toronto; le Bas-Canada, partagé entre l'évêché de Montréal et l'archevêché de Québec. Cette dernière province est particulièrement restée française et continue à être régie par l'ancienne coutume de Paris. Les campagnes qui bordent le St. Laurent dans tout son parcours sont divisées en seigneuries, comme au tems de Louis XIV. Chaque seigneurie est une paroisse, et le voyageur qui les parcourt se croit transporté par enchantement au sein de la Bretagne, il y a soixante ans. Sur une éminence s'élève le manoir féodal au milieu des bois; le village des vassaux l'entoure, et l'église montre sa flèche non loin de là. Partout, dans les champs, des troupes de paysans, descendants des colons normands et bretons, se livrent joyeusement aux travaux de la terre. Leur gaieté et leurs chants contrastent avec la taciturnité qu'on a été habitué à voir dans les campagnes américaines. Mais midi sonne et l'Angelus se fait entendre. Aussitôt nos bons Canadiens de se découvrir et de réciter pieusement l'Ave Maria.— Ces braves gens sont heureux; ils paient la dime à leur curé et la redevance à leur seigneur, et ne se doutent pas qu'on a fait une révolution en France pour abolir toutes ces monstruosités. Leur foi est simple et ardente, leurs mœurs pures; ils aiment leurs seigneurs et sont aimés d'eux, et ceux-ci conservent et cherissent également la foi de leurs aïeux. La religion, dans les diocèses de Montréal et de Québec, est donc presque aussi florissante que dans ceux de Quimper ou de Vannes. Le séminaire de Saint-Sulpice, à Montréal, continue d'être la pépinière d'un nombreux clergé. Plusieurs collèges, disséminés dans les petites villes de la province et tenus par des Sulpiciens ou des Jésuites, élèvent la jeunesse dans les meilleurs principes. Chaque curé fait de plus son école, et l'instruction primaire est certes plus répandue au Canada qu'en France. Sur un million d'habitans, il n'y a guère que cent cinquante mille protestans, industriels et commerçans anglais, qui sont en général concentrés dans les villes.

Le Haut-Canada ne compte qu'environ 400,000 habitans, et la majorité y est protestante, car c'est de ce côté que se portent principalement les émigrans anglais. Mais le prêtre y a un autre rôle qu'à Québec. Il devient missionnaire au lieu d'être curé de village. Les prairies et les lacs sont devant lui, et il les sillonne en tous sens à la recherche des tribus nomades, qui se laissent convertir par la robe noire. Beaucoup de jésuites français et belges se livrent maintenant à ce saint apostolat avec non moins de succès que leurs devanciers du dix-septième siècle. La langue des Têtes-Plates et des Sioux n'est pas facile à apprendre. A peine arrivés d'Europe, les missionnaires vont se perdre au milieu de ces sauvages et sont long-tems sans pouvoir leur être utiles. Mais presque toujours, au milieu des Peaux-Rouges, se trouve un Canadien, petit-fils de quelque aventurier français et d'une sauvage. Le Canadien sert d'interprète au Jésuite, et la France de Louis XIV rend ainsi service à la religion à deux cents ans de distance.

Au reste, le français est la langue catholique par excellence, comme elle est la langue diplomatique et scientifique. Les catholiques anglais et américains, dès qu'ils savent le français, ne peuvent plus lire que des livres de piété dans notre idiôme. Dans les couvens de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, les religieuses n'aiment à se confesser qu'en français, et au Canada, le clergé travaille sans relâche à maintenir la langue française parmi le peuple, connaissant que c'est une garantie de sa fidélité dans notre foi. Ceci soit dit sans diminuer notre respect pour le latin, que nous vénérons comme langue liturgique autant que le fait M. de Maistre.

Jusqu'en 1840, le Haut et le Bas-Canada étaient gouvernés chacun par un lord-lieutenant et avaient chacun leur parlement. Mais à cette époque, qui suivit l'insurrection du Bas-Canada, l'Angleterre décréta l'union des deux provinces pour comprimer le parti français, et la puissance législative n'y est plus exercée que par une seule assemblée. Cette union est aussi à charge aux catholiques canadiens que l'union avec l'Angleterre peut l'être aux Irlandais. Le Parlement de Montréal se trouve rempli de protestans anglais délégués du Haut-Canada et créatures du Gouvernement. Cette fraction de la Chambre tend toujours à favoriser le protestantisme, et le parti français ou catholique a grande peine à lui résister. Une discussion récente a mis les adversaires en présence, et comme elle forme un chapitre curieux et inédit de l'histoire des Jésuites, je crois devoir vous en entretenir.